



1an

J.D. Vance, 48^e président en puissance

Le vice-président américain s'impose comme l'héritier tout désigné de Donald Trump à la Maison-Blanche. Mais aussi du trumpisme. Portrait d'un « Hillbilly » qui, à 41 ans, a sa carrière devant lui.

PORTRAIT

VÉRONIQUE LAMQUIN

J.D. Vance, 48^e président des États-Unis ? « Il fait un super boulot et, à ce stade, serait probablement le favori », déclarait, début août, l'actuel locataire de la Maison-Blanche. Précisant même que le futur ticket républicain pourrait être complété par « Marco », du prénom de Rubio, secrétaire d'Etat. Des propos que Donald Trump brouille parfois lui-même, évoquant un troisième mandat, interdit par la Constitution – qui proscribit aussi le scénario d'une candidature comme vice-président pour mieux récupérer le poste suprême, après la démission d'un président élu aussi fantôme que complice. Un flou potentiellement stratégique qui lui permet de garder fermement les rênes de son parti et du mouvement Maga sans ouvrir trop tôt la succession. Laquelle semble, pour l'heure, promise à J.D. Vance.

Un vice-président très influent

A 41 ans, le natif de l'Ohio fait en effet figure d'héritier naturel de Donald Trump et, plus largement, du trumpisme. « Quand je l'ai choisi, j'ai entendu des critiques. Mais il s'est avéré un excellent choix », avait lancé le Républicain, voici tout juste un an, dans son discours de victoire, saluant la combativité de son numéro deux, toujours prêt à en découdre « en terre ennemie » (lisez les médias dont CNN). Douze mois plus tard, J.D. Vance s'est imposé comme l'un des vice-présidents les plus influents depuis Dick Cheney, qui officia sous les deux présidences de George W. Bush. « En politique étrangère, il y a deux types de vice-présidence », pose Majda Ruge, chercheuse au Conseil européen pour les relations internationales (ECFR). « Quelques-uns accumulent un pouvoir et une influence démesurés, la plupart pas du tout. Dans la première catégorie, on retrouve Dick Cheney, dans la deuxième Mike Pence, choisi par Trump pour son premier mandat, ou encore Kamala Harris, sous Joe Biden. J.D. Vance se profile plutôt comme un Cheney. » A la différence, notable, poursuit Majda Ruge, que « Cheney était un néoconservateur interventionniste ».

Tout l'inverse de J.D. Vance, isolationniste, nonobstant certaines contorsions que sa loyauté, jusqu'ici infaillible, à Donald Trump lui impose. On l'a ainsi vu saluer, fin juin, la décision de bombardier l'Iran, ou encore le positionnement de troupes américaines non loin du Venezuela. Confirmant son nouveau pragmatisme, et donc sa parfaite adaptation aux codes d'un milieu politique qu'il n'a rejoint qu'en 2023, à la faveur de son élection au Sénat. En revanche, il n'a pas varié d'un iota sur l'Ukraine : notoirement opposé à l'aide militaire de Washington à Kiev, il plaide la voie « diplomatique » avec la Russie. Et le renoncement, par le pouvoir ukrainien, à ses prétentions sur les territoires occupés par l'armée russe, jugées « fantaisistes ». Une ligne dure explicitée aux yeux du monde entier, le 28 février dans le Bureau ovale, lorsque J.D.



Vance avait porté l'estocade à Volodymyr Zelensky.

Une humiliation peu commune, qui n'était pas sans rappeler la manière avec laquelle il avait fait la leçon à l'Europe, deux semaines plus tôt, à Munich. Se profilant, ce jour-là, en croisé du mouvement Maga. Appelé à discourir sur la sécurité du Vieux Continent, il avait déclenché une guerre culturelle, sidérant son auditoire constitué de dirigeants européens, sermonnés pour leurs atteintes à la liberté d'expression ou leur laxisme face à « l'immigration de masse ». Il s'agissait, pour J.D. Vance, de défendre les intérêts de ses alliés – les géants de la tech, « bridés » par la régulation de l'UE ou l'extrême droite barrée par le cordon sanitaire – et de promouvoir un ultraconservatisme chrétien.

Un catholique très œcuménique

Cette intervention, tournant dans un transatlantisme malmené par l'administration Trump, résume à elle seule

J.D. Vance s'est imposé comme l'un des vice-présidents les plus influents depuis Dick Cheney qui officia sous George W. Bush. © REUTERS.

l'idéologie et le dessein qu'incarne aujourd'hui, mieux que personne, J.D. Vance. En dix ans, le vice-président a en effet tissé une toile connectant de nombreux courants, des deux côtés de l'Atlantique. Une progression fulgurante depuis son irruption dans la sphère publique grâce à son autobiographie, *Hillbilly Elegy* – une « élégie » consacrée à la figure de l'*Hillbilly*, que l'historien Thomas Snégaroff décrit, dans *Les nouveaux oligarques*, comme « l'équivalent américain du péquenaud », au XXI^e siècle « un Américain ultrareligieux, conservateur, et qui ne nourrit pas une passion pour ses concitoyens de couleur ». L'ouvrage raconte les tribulations du garçon né à Middletown, au cœur d'un Ohio en déclin, dans une famille pauvre, fragilisée par les addictions et les relations instables de sa maman. « J'étais un de ces enfants promis à un sombre avenir », écrit-il en préambule.

Élevé par sa grand-mère, J.D. Vance intégrera l'armée – il sera envoyé en

Irak, où il assurera la communication. Son passage sous les drapeaux lui vaudra une opposition viscérale au déploiement de troupes sur le sol étranger, mais aussi un accès à l'Université, d'Ohio d'abord, à la prestigieuse faculté de droit de Yale ensuite. Un parcours exemplatif de la méritocratie *made in USA*, dont Ron Howard fera un (médiocre) film, *Une ode américaine*, avec Glenn Close dans le rôle de la « Mamaw » salvatrice. Et dont Washington a fait un best-seller, considéré comme l'explication parfaite de la victoire (surprise) de Donald Trump en 2016 : le Républicain avait su se faire le porte-voix des déclassés, dans tous ces États désespérément en quête de renouveau industriel et d'attention de la part de la capitale et des élites. L'auteur se fait un nom, et amorce son parcours politique, nourri de ses racines populaires – à l'époque, il conspuait Trump et sa politique jugée trop néo-libérale.

À Yale, J.D. Vance fait par ailleurs deux rencontres déterminantes : Usha Chilukuri, qui deviendra son épouse, brillante, démocrate, d'origine indienne – « de bons migrants » dira-t-il – et Peter Thiel, qui se muera en guide intellectuel et spirituel (et, plus tard, en bailleur de fonds pour sa campagne sénatoriale). Le milliardaire, fondateur de Paypal et Palantir, lui parle du penseur chrétien français René Girard, la lecture de saint Augustin fera le reste et, en 2019, J.D. Vance se convertit au catholicisme. « J'avais réussi à graver les échelons de la méritocratie, mais j'étais en manque de valeurs. Je voulais être un bon mari, un bon père. J'ai réalisé que la chrétienté, plus que la méritocratie, m'aiderait à être une personne vertueuse », explique-t-il au *New York Times Magazine*. Une foi désormais brandie en étendard, derrière lequel se rassemblent différents courants religieux, dont les très puissants intégralistes. Le vice-président était du reste très proche de l'influenceur Charlie Kirk, dont il perpétue désormais le combat, aux côtés de sa veuve. La semaine dernière, en pleine tournée du mouvement Turning Point USA, J.D. Vance n'a pas hésité à espérer publiquement la conversion de son épouse, hindoue...

Un ultraconservateur très ancré

Le vice-président cultive aussi ses liens avec nombre de mouvements conservateurs. « En 2019, pour la conférence fondatrice du national-conservatisme, dont Peter Thiel est l'un des sponsors, J.D. Vance fait partie des intervenants mis en avant », explique l'historienne Maya Kandel. « Depuis, il a son rond de serviette chez ces *NatCons* », abonde Marie Gayte-Lebrun, maîtresse de conférences à l'Université de Toulon. C'est aussi dans cette mouvance, raconte Maya Kandel, que le jeune *Hillbilly* rencontre Tucker Carlson, qui l'invite régulièrement dans son émission sur Fox News, au point que Trump le remarque et finira par l'embarquer sur son ticket présidentiel. C'est dans ce même bain ultraconservateur, nationaliste, populiste, que le futur vice-président se connecte avec d'autres piliers du mouvement Maga. Comme l'Institut Claremont, un think tank californien, structure originelle du trumpisme qui, en juillet dernier, a remis à J.D. Vance « le prix de l'homme d'Etat », en présence de Charlie Kirk. Ou la Heritage Foundation, autrice du Projet 2025, feuille de route ultraconservatrice, prête à l'emploi dès le retour à la Maison-Blanche. J.D. Vance, associé de longue date à ses travaux, a préfacé, l'an dernier, le dernier ouvrage de son directeur, Kevin Roberts.

Ces différentes institutions balisent l'action de Donald Trump, l'ancrant idéologiquement, scellant sa mainmise sur la démocratie américaine et l'insèrent dans une internationale réactionnaire. De quoi faire survivre le trumpisme à Donald Trump. J.D. Vance s'y emploie activement. Pour l'heure comme vice-président.